

COMPTES RENDUS

LIVRES



GOULETQUER P. (2022) – *Préhistoire du futur. Archéologies intempêtes du territoire* (augmenté d'un dialogue avec l'auteur), Toulouse, Anacharsis (coll. Griffes Essais), 223 p., ISBN : 9791027904488, 9 €.

Cet ouvrage est la réédition d'un livre paru en 1979 aux éditions Bretagnes. Il est organisé en deux grandes parties, la première, de 151 pages, correspond à l'édition initiale ; la seconde, d'environ 72 pages et intitulée « Un dialogue avec Pierre Gouletquer », est un *addendum* qui consiste en une interview de l'auteur, réalisée en 2022 par Sébastien Plutniak et Gwenolé Kerdivel.

Au moment de sa publication, *Préhistoire du futur* avait peu retenu l'attention. Il s'agit pourtant d'un essai unique en son genre pour deux raisons. D'abord, parce qu'il s'agit, avec celui de Jean-Claude Gardin paru la même année (1979), de l'un des rares essais d'archéologie théorique rédigé par un archéologue français ; ensuite, parce qu'il traite d'archéologie du territoire, question peu abordée par les théoriciens anglo-saxons, par ailleurs plutôt productifs. L'ouvrage est divisé en sept chapitres aux titres imagés⁽¹⁾, encadrés par une introduction et une conclusion. Ces chapitres retracent clairement le cheminement et les questionnements de l'auteur, depuis la définition de son sujet jusqu'à la recherche d'un « Ancêtre du futur » que l'imbrication de l'espace et du temps passé, présent et à venir dans la formation des territoires permettrait, peut-être, de percevoir.

Il s'agit à n'en pas douter d'un ouvrage majeur dont la réédition est plus que bienvenue.

Dans le chapitre I, l'auteur fonde sa démarche sur le constat selon lequel l'archéologie des objets est une archéologie « triste », voire « sinistre », et que derrière ces objets git un continent d'informations à décrypter : ce qu'ils disent sur le territoire étudié par l'archéologue et sur la société humaine qui les a produits. Pour ce faire, Pierre Gouletquer propose que l'analyse de la documentation archéologique se fasse selon sept questions simples en interaction (« ...où, quand, comment, pourquoi, combien, qui et quoi », p. 31), parmi lesquelles celle sur la géographie (le « où », autrement dit le potentiel local, les ressources, les paysages, etc.) est un des pivots. On peut constater aujourd'hui que l'archéologie nationale et internationale, et singulièrement celle portant sur le Néolithique, sont en voie d'atteindre ce niveau d'analyse et

que les propositions visionnaires de l'auteur, qui s'apparentaient à celles, parfois décriées, de l'archéologie des processus (ou « New Archaeology » ; voir par exemple Binford, 1962, 1965 ; Willey et Phillips, 1958), restent d'actualité pour le meilleur de la discipline. En ce sens, le titre choisi, *Préhistoire du futur*, est particulièrement pertinent.

Les chapitres suivants emmènent le lecteur pour un voyage dans les territoires humains, depuis leurs définitions les plus simples jusqu'à l'établissement des modèles. Ces derniers, déductifs ou prédictifs, n'ont de raison d'être que pour l'œil critique qu'on y jette afin de les affiner, de les corriger et de les transformer, dans une confrontation perpétuelle avec de nouvelles données, idées ou réflexions. Pierre Gouletquer nous conduit pas à pas dans ce maquis (il dit avoir rédigé l'ouvrage pour qu'il soit compréhensible par un enfant de dix ans) et montre que les territoires sont formés de plusieurs niveaux hiérarchisés (par exemple, la maison, la rue, la région, le pays, etc.), organisés en réseaux et nœuds d'information dont il faut tenter de comprendre la dynamique – laquelle est, par essence, changeante dans le temps et dans l'espace. Sont aussi abordées les questions de limites et de frontières, perceptibles dans les informations matérielles laissées par les groupes humains dans le paysage, et qui fonctionnent comme des « messages » permettant aussi les échanges. Tout ceci fait dire à Pierre Gouletquer que « le territoire n'est sans doute rien d'autre que de l'information s'organisant sous différentes formes » (p. 143), information soumise à l'érosion du temps et de l'espace mais qui répond à des lois de circulation précises propres aux territoires humains : prospection du territoire, développement ou croissance, puis saturation. Grâce aux diverses métaphores utilisées par l'auteur, on saisit facilement toute la complexité du fonctionnement des territoires, leur volatilité spatiale et temporelle assortie toutefois d'une certaine stabilité culturelle, qui varie elle-même en fonction de la temporalité ou du niveau d'analyse adoptés par l'observateur.

Pour aboutir concrètement la démarche, Pierre Gouletquer reconnaît qu'il faudrait des ordinateurs puissants et des programmes informatiques spécifiques, ce dont il ne disposait pas dans les années 1970. Les multiples dimensions d'un territoire, en termes d'espace, de paysage, de temps, ainsi que les difficultés d'exploitation d'une telle masse de données nécessitent en effet le recours à ce que l'on appelle aujourd'hui les systèmes d'informations géographiques. On peut dire que Pierre Gouletquer en a jeté les bases théoriques en matière archéologique : sa démonstration de la pluralité des échelles d'analyse et

de perceptions des territoires, leurs interactions multiples dans l'espace et dans le temps, qui en font des entités en perpétuelle évolution selon l'angle avec lequel on les observe, est celle d'un géomaticien avant l'heure.

Un autre apport important de cet ouvrage réside dans l'idée que tout savoir est plus ou moins formaté par les préjugés et le cadre social de leurs auteurs : « les grands noms de l'archéologie bretonne [...] ont surtout défini les grandes lignes d'une recherche marquée par leurs préoccupations, [celles] concernant le passé d'hommes d'une certaine classe sociale » (p. 34). Cette idée, abondamment développée par la suite aux Etats-Unis avec la notion de « savoir situé » (« *situated knowledge* » ; Haraway, 1988), puis reprise par les tenants de l'archéologie du genre (voir par exemple Conkey et Gero, 1997), est donc une invention française qui aurait mérité une toute autre attention, ne serait-ce que pour prendre conscience que la pratique de la Préhistoire, qui se voudrait objective, est parfois entachée de biais contemporains.

Pour finir, disons quelques mots de la discussion transcrite dans la suite de l'ouvrage. Elle est divisée en grandes thématiques tout à fait pertinentes : archéologie préhistorique et ethnographie, les collectionneurs, la nature de l'archéologie, sa démocratisation, le contrôle du passé, le rôle des amateurs, etc. Malheureusement, le discours est émaillé de jugements de valeur et de réflexions peu amènes qui n'enrichissent pas, ou si peu, le propos, et que je laisserai le lecteur découvrir dans le détail. Quelques points positifs émergent toutefois, parfois suivis de dérapages à visée provocatoire. Par exemple, Pierre Gouletquer rend un vibrant hommage aux archéologues amateurs ⁽²⁾, dont la générosité et l'apport scientifique sont loués avec justesse (p. 213-214). Mais de là à leur attribuer la paternité de l'archéologie expérimentale (p. 211), il y a un pas que l'auteur franchit pourtant sans hésitation, sans doute par esprit de provocation envers la science officielle qui aurait « stérilisé la recherche » dans « une pensée unique qui contrôle l'archéologie » (p. 205, 209). Il oublie – ou feint d'oublier – que les protocoles expérimentaux ne visent pas à restituer une forme mais à comprendre comment celle-ci a été produite.

On pourrait multiplier les exemples mais je m'en tiendrai là, laissant au lecteur le soin de se faire sa propre opinion. Pour ma part, je pense que cet *addendum*, s'il donne à voir les motivations contestataires de Pierre Gouletquer, n'était pas nécessaire. En revanche, je le rejoins totalement lorsqu'il revendique une part d'imagination dans

la pratique archéologique, revendication qui converge vers les préoccupations d'archéologues comme Pierre et Anne-Marie Pétrequin pour qui « l'imagination scientifique » est un moteur essentiel de la recherche (Pétrequin *et al.*, 2017).

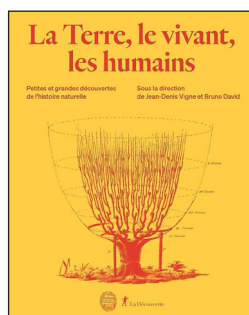
Anne AUGEREAU
Inrap/UMR 8068 TEMPS

Notes

- (1) I. Où l'on voit que l'archéologie mène à tout ; II. De l'archéologie de poubelle et de ses conséquences ; III. Où l'on voit que votre enfance vaut bien des livres et des discours ; IV. Où tout marche de travers, et où Gulliver et le Petit Poucet se perdent dans la Forêt du Temps ; V. Où l'on vous surveille de derrière les rideaux, mais où l'on retrouve l'archéologie ; VI. Dans lequel vous entrez à l'École du Diable, pour vous reperdre dans la Forêt du Temps ; VII. Où vous cherchez vainement un Ancêtre, sans grand espoir de jamais le rencontrer.
- (2) Des « archéologues libres » qui se distingueraient des archéologues professionnels « soumis » au « système scientifico-légal ».

Bibliographie

- BINFORD L. (1962) – *Archaeology as Anthropology*, *American Antiquity*, 28, 2, p. 217-225.
- BINFORD L. (1965) – *Archaeological Systematics and the Study of Culture Process*, *American Antiquity*, 31, 2, p. 203-210.
- CONKEY W. M., GERO J. M. (1997) – *Programme to Practice: Gender and Feminism in Archaeology*, *Annual Review of Anthropology*, 26, p. 411-437.
- GARDIN J.-C. (1979) – *Une Archéologie théorique*, Paris, Hachette, 339 p.
- HARAWAY D. (1988) – *Situated Knowledges: the Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective*, *Feminist Studies*, 14, 3, p. 575-599.
- PÉTREQUIN P., GAUTHIER E., PÉTREQUIN A.-M. (2017) – *Jade. Objets-signes et interprétations sociales des jades alpins dans l'Europe néolithique, tomes 3 et 4*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté (coll. Les Cahiers de la MSHE Ledoux), 1466 p., 143 pl.
- WILLEY G. R., PHILLIPS P. (1958) – *Method and Theory in American Archaeology*, Chicago, University of Chicago Press, 270 p.



VIGNE Jean-Denis, DAVID Bruno dir. (2022) – *La Terre, le vivant, les humains. Petites et grandes découvertes de l'histoire naturelle*, Paris, La Découverte/MNHN, 399 p., 45 €.

Plusieurs ouvrages ont déjà produit de belles synthèses sur

la géologie de notre planète (Michel, 2008), sur le vivant (Gauthier-Clerc, 2019 ; Gould, 1993) et son évolution (Parker, 2018) ou sur l'humain (Coppens et Picq, 2001 ; Gallay, 1999 ; Bon, 2009 ; Picq et Coppens, 2001). Mais rarement, me semble-t-il, des auteurs se sont attelés à traiter tous ces aspects de concert, entreprise à la fois audacieuse et risquée s'il en est. C'est pourtant là l'ambition de l'ouvrage intitulé *La Terre, le vivant, les humains* co-édité par le Muséum national d'histoire naturelle et La Découverte. Pari réussi !